Le 21 février 1894, il célébra ses noces d'argent sacerdotales. Ses paroissiens et nombreuses connaissances profitèrent de cette occasion pour lui offrir, comme présents, plusieurs livres de prix qui allèrent enrichir la bibliothèque de la maison à laquelle il appartenait.

A l'expiration de son supériorat à Kilburn, le P. Shinnors fut envoyé à Leeds où il resta peu de temps, et ensuite à Sainte-Anne de Rockferry où sa santé, qui n'avait jamais été robuste, commença à chanceler. Elle devint même si faible qu'il dut être transféré à Belmont-House et finalement à Glencree. C'est là qu'après une assez longue maladie, courageusement supportée, il s'éteignit le 13 avril 1910, — non sans avoir demandé et reçu de la manière la plus édifiante les derniers sacrements. Sa mort fut regrettée par de nombreux amis, aussi bien que par ses frères en religion.

R. I. P.



III. — R. P. Zéphyrin Gascon, 1826-1914 (846).

Le 3 janvier 1914, s'éteignait doucement, entouré des Pères et Frères de la maison provinciale du Manitoba, un vétéran de nos missions du Nord canadien, le trait d'union entre le présent et un passé déjà historique, le bon Père Hector-Zéphyrin Gascon qui, tout humble qu'il était, pouvait être considéré comme le fondateur de nos postes lointains de Saint-Raphaël, sur la rivière aux Liards, et de Saint-Isidore du fort Smith.

C'était à Saint-Boniface une relique vénérée autant qu'aimée de nos temps héroïques, et le dernier survivant de ces vaillants apôtres dont les travaux dans les glaces du

Mackenzie ont fait l'admiration de plusieurs générations et suscité parmi nous mainte vocation à la vie apostolique.

Malgré son nom, le P. Gascon était un Canadien, issu d'une famille qui doit à sa province d'origine en France le surnom qui est, à la longue, devenu son nom patronymique. Né à Sainte-Anne des Plaines, le 28 juillet 1826, du légitime mariage de Jean-Baptiste Lalléngé, dit Gascon, et d'Angélique Thérien, le jeune Zéphyrin appartenait à l'une de ces familles patriarcales qui sont encore heureusement si nombreuses au Canada. Il se sentit de bonne heure appelé à l'état ecclésiastique; et, à l'âge de 16 ans, il entra au petit séminaire de Sainte-Thérèse de Blainville, — institution pour laquelle il conserva jusqu'à ses derniers jours le meilleur souvenir.

Il ne put jamais se prévaloir de qualités intellectuelles bien extraordinaires ; mais il avait mieux que les dons de l'esprit dont on peut abuser, — le sentiment du devoir, une candeur et une simplicité d'âme qui devaient dans la suite lui assurer le succès, tout en lui acquérant l'affection de ses semblables.

Tonsuré, le 30 janvier 1851, par le saint évêque de Montréal, Mgr Ignace Bourget, auquel la Congrégation doit son introduction au Canada, il fut promu à la prêtrise par son coadjuteur, le 12 novembre 1854. Huit jours plus tard, il était nommé vicaire à Verchères, où il resta trois ans. Bien que d'une santé assez débile, l'abbé Gascon, toujours prêt au sacrifice, songea alors à se consacrer aux œuvres de Mgr de Goësbriand, évêque de Burlington, Etats-Unis, qui manquait de prêtres. Mais, ayant appris que Mgr Taché, qu'il avait déjà rencontré à Verchères et à Contrecœur, allait retourner à ses pénibles missions sans avoir pu se recruter un seul sujet, il s'offrit généreusement au jeune prélat qui accepta de grand cœur ses services.

Parti de Montréal le 9 octobre 1857, il arrivait en compagnie de son nouvel ordinaire le 6 novembre suivant, après un pénible voyage au travers des grandes prairies

américaines et par la voie de Saint-Paul, pendant lequel l'évêque Oblat put constater « le zèle ardent dont son cœur était animé (1) ».

Son premier poste dans l'Ouest canadien fut le lac Manitoba. Il n'y resta pas longtemps. Il avait déjà renoncé au monde pour entrer dans l'état ecclésiastique : il voulut maintenant abdiquer sa liberté individuelle, par les vœux de religion, et s'enrôler sous la bannière de Marie Immaculée. Dès le commencement de 1850, il demanda à entrer dans la Congrégation, et commença, à Saint-Norbert, son noviciat sous la direction du P. Lestanc, le 9 mars de cette même année.

Le noviciat est la période de formation aux vertus de l'état religieux. Celui du P. Gascon devait en outre être comme un apprentissage aux nombreux déplacements qui caractérisent la vie du missionnaire chez les sauvages du Nord canadien.

Jusqu'en 1858, les « martyrs du froid » — comme Pie IX appelait ceux de nos Pères qui se dévouent dans ces régions désolées, — n'avaient eu à lutter que contre la pauvreté et les mille privations qui en découlent, ainsi que les intempéries des saisons et la nature déchue de leurs ouailles des déserts septentrionaux. A ces difficultés s'ajoutèrent, à partir de cette époque, des luttes incessantes contre l'hérésie et une rivalité de tous les jours avec les soi-disant ministres de l'Evangile, — qui pouvaient avoir sur l'Indien d'autant plus d'influence qu'ils ne manquaient de rien et avaient le moyen de se montrer généreux.

Un « archidiacre » anglican était revenu du Nord après un an d'absence, pendant laquelle il avait essayé d'entraver l'action du prêtre catholique parmi les Indiens du Mackenzie. Son prompt départ avait donné l'illusion que sa secte renonçait à poursuivre sa campagne d'agression ; mais cette illusion avait été de courte durée, — un autre ministre

(1) Voir Mgr Taché, *Vingt années de Missions*, page 65.

venait de partir pour aller le remplacer. Il devenait donc urgent pour les autorités religieuses de faire tout en leur pouvoir pour préserver du venin de l'erreur les néophytes que nos Pères avaient faits dans le Nord.

L'héroïque P. Grollier était alors supérieur de la mission Saint-Joseph, sur le grand lac des Esclaves. N'écoutant que son zèle, il quitta immédiatement son poste pour aller tenir tête au ministre et protéger ses chrétiens. Pour le remplacer, Mgr Taché pensa un instant au P. Lestanc ; mais les services de cet excellent religieux étaient indispensables à la Rivière-Rouge. Restait son jeune novice, le P. Gascon. C'était insolite, peut-être imprudent d'avoir recours à lui avant qu'il eût fait son oblation. Comme le prélat l'écrivait lui-même au P. Aubert, le 12 mai 1859, « envoyer un novice à une pareille distance, c'est sans doute un grave inconvénient ; mais, comme me l'ont fait observer mes conseillers, le P. Gascon n'est pas novice en vertu : on peut compter sur lui mieux que sur certains profès ».

Notre futur Oblat dut donc quitter sa retraite de Saint-Norbert, le 2 juin 1859. Il arriva, le 15 août, au grand lac des Esclaves, où il eut pour maître des novices le P. Eynard, dont les innombrables distractions l'égayèrent plus d'une fois.

On n'était pas alors strict comme aujourd'hui sur la résidence ininterrompue à la maison du noviciat. Aussi voyons-nous le P. Gascon quitter, en 1860, la mission Saint-Joseph et descendre le Mackenzie jusqu'au fort Simpson, d'où il repartit presque immédiatement pour le fort des Liards, sur la rivière du même nom, dont il fut le premier missionnaire à évangéliser les Indiens. Il s'y trouvait encore quand un ministre y arriva ; mais il était trop tard, — la place était conquise à notre sainte Religion.

Après ce premier fait d'armes, le P. Gascon retourna à Saint-Joseph, et y prononça ses vœux, entre les mains du P. Eynard, le 6 janvier 1861.

Il avait fait son noviciat de la vie religieuse ; il allait maintenant s'initier plus que jamais aux privations qui découlaient de l'extrême pauvreté de nos missions du Grand-Nord. Le P. Grollier, l'apôtre du cercle arctique, fut quelque temps son supérieur. Or, comme ce missionnaire au zèle de feu se jouait des réclamations de la nature et ne visait qu'à épargner, pour faire plus facilement face à tous les besoins, son disciple canadien dut, bon gré mal gré, passer par le creuset de souffrances et de privations dont on serait aujourd'hui tenté de trouver le récit exagéré. Le pain était alors chose inconnue de nos missionnaires dans ces régions et, même au grand lac des Esclaves, les PP. Eynard et Gascon étaient si pauvres qu'ils n'avaient pas de papier pour écrire à leurs supérieurs et devaient même faire aussi brefs que possible leurs actes de baptême et de mariage.

Le 4 juin 1862, nous voyons le P. Gascon défricher, en compagnie du F. Boisramé, l'emplacement de la future mission de la Providence. C'en était trop pour les forces du pauvre Père ; il dut bientôt être remplacé dans ce rude labeur et retourner au grand lac des Esclaves, où il allait passer une bonne partie de sa vie de missionnaire, visitant régulièrement de là le fort des Liards, — où une mission ne devait pas tarder à s'établir. Il était encore à la première place lorsque, le 25 août 1869, il eut le malheur d'y perdre son supérieur, le P. Eynard, que le plus imprévu des accidents enleva à son affection.

Dire maintenant les innombrables courses que le P. Gascon dut faire, pendant son séjour à Saint-Joseph, serait chose impossible. Cinq cents milles en raquette n'avaient rien de bien extraordinaire pour lui. Il dut parfois voyager avec le fameux Bompas, de burlesque mémoire, qui l'appelle le P. Gascogne dans son journal (1). Le « bishop » anglican essayait alors de se prévaloir de la bonhomie de son

(1) Voir *An Apostle of the North*, page 65, etc.

compagnon pour parler religion avec lui. Mais son interlocuteur ne le ménageait guère, et Bompas ne goûta point sa dialectique, — circonstance qui ne nuisit nullement à la réputation du prêtre catholique.

Dans l'été de 1876, celui-ci fut envoyé à la nouvelle mission de Saint-Isidore du fort Smith, où il dut se livrer à tous les travaux manuels inhérents à un poste qui commence. Il n'y resta que deux ans et revint en 1878 au grand lac des Esclaves — qu'il devait quitter définitivement à la mi-juillet 1879.

Notre missionnaire eut alors quelque velléité de se faire trappiste ; et il fit même une retraite chez les religieux d'Oka, près Montréal, qui ne le crurent point appelé à partager leur genre de vie. A son retour dans l'Ouest, ses supérieurs l'envoyèrent, au commencement de 1880, à la mission Saint-Laurent, sur le lac Manitoba, où il s'employa à faire l'école, tout en ayant sa part des travaux propres à son état. Il resta 17 longues années dans cette mission, qui avait eu les prémices de son ministère apostolique ; puis il promena les pénibles infirmités qu'il avait contractées dans le Nord, successivement à Lebret (Qu'appelle), à la montagne de Tondre, au fort Alexandre, à Saint-Charles près de Winnipeg, et enfin au juniorat de Saint-Boniface — où il arriva en 1905.

Le pauvre Père n'était plus guère alors qu'une ruine, une ombre de ce qu'il avait été. Pendant de longues années, ses infirmités l'empêchèrent même de se coucher une seule fois. Il n'en était pas moins toujours souriant, et décidé à travailler selon la mesure de ses forces. On peut dire sans exagération que, — jusqu'à ses derniers moments, alors que la lampe s'éteignait, évidemment faute d'huile pour l'alimenter — il persista à rendre tous les services possibles au saint tribunal. Il en vint au point d'insister qu'il pouvait encore entendre les confessions, alors même qu'il lui était devenu difficile de réciter d'un bout à l'autre la formule d'absolution.

Ne pouvant plus s'adonner au ministère extérieur, il lui répugna toujours d'être considéré comme un membre inutile de sa communauté. Qui dira toutes les lettres qu'il écrivit en faveur de l'œuvre du juniorat, à laquelle il consacra les dernières années de sa vie, et les ressources qu'il lui trouva ? Il avait pour cela mille petites industries qui le servaient à merveille. La petite revue, l'*Ami du Foyer*, qui se publie au profit de cette œuvre, eut surtout ses sympathies, et il se fit comme le recruteur attitré de ses abonnés. En sorte que, tout en prêchant d'exemple par sa patience dans des souffrances qui n'étaient que trop patentes, il enseignait aux jeunes l'amour du travail et contribuait lui-même à l'alimentation des vocations aux œuvres de notre chère Congrégation.

Il passa ainsi quelque sept années, — aimé de tous pour sa douceur, sa grande charité et sa candeur presque enfantine — cloué sur un fauteuil qui lui servait de couche, jusqu'à ce que Dieu jugeât que le fruit était mûr pour le ciel. Il avait déjà été administré dans notre maison de Saint-Boniface et avait renouvelé publiquement ses vœux, lorsque, le matin du 3 janvier 1914, il s'éteignit doucement, — entouré de ses frères en religion. Il avait 87 ans, 5 mois et 6 jours (1).

Mgr Langevin, qui l'avait visité la veille même de sa mort, voulut présider lui-même ses funérailles, qui eurent lieu à la cathédrale le 5 janvier. La dépouille mortelle de notre cher défunt repose aujourd'hui, près de celles de ses devanciers, dans notre cimetière de famille à Saint-Charles.

R. I. P.

(1) Nous regrettons vivement de ne pouvoir publier un plus grand nombre de *Notices Nécrologiques* dans cette livraison des *Missions*; mais, après quatre ans de silence, nous avons tant de choses — intéressantes, nous l'espérons — à raconter, que nous avons nécessairement dû passer rapidement sur certains sujets.

